

Toucanos

# La Solitude de l'Oubli



## La Solitude de l'Oubli

Chaque dimanche je m'assois devant mon café croissant à la terrasse du café de l'église. Je prenais plaisir à regarder les fidèles sortir après la messe, les passants, les touristes. Je me faisais malicieusement quelques commentaires sur les tenues, les démarches et tous ces bribes de conversation entendues, comme entre ces deux femmes qui passent :

- Je crains pour la pâte. La pâte ça...
- Oui, la pâte ça...
- Mais bon, vous pouvez la conserver une semaine

Ou ces deux autres :

- Les personnes âgées, moi dernièrement...

Et ces deux jeunes :

- Un sur deux, mais pas tout le monde...

Au fil des années j'observais les changements chez les uns et les autres, commentés aussi par d'autres clients :

- Un peu vieux, un peu démodé, mais celle-là...
- Elle était belle, pas méchante...

Tout cela me faisait sourire, me mettait de bonne humeur. Quand un copain s'arrêtait pour me tenir compagnie, nous refaisions le monde. Cerise sur le gâteau de ma journée, quand ma femme, mes enfants, petits-enfants se joignaient à cette routine installée depuis que j'avais pris ma retraite et nous riions ensemble. Notre joie éclatait de rire. L'avenir nous souriait.

Je l'aimais tant le temps qui reste. Je rêvais d'écume de sable, d'océan de glaces, écouter la crête des vagues. Je voulais : marcher, me laisser happer dans les immensités, courir après l'horizon fuyant, rattraper le soleil couchant ; m'éblouir de la beauté et de la laideur, en gardant le plaisir des yeux devant toute chose ; découvrir encore et encore tout ce qui m'est inconnu, incompris ; rencontrer, partager, tant de gens à voir, en évitant, dans un espoir impossible, les cons qui me fatiguaient ; manger, boire, goûter, partager ces mets et tous ces vins créer pour notre bon plaisir ; aimer, aimer à l'infini des heures, des jours et des années ; crier ma joie et ma tristesse, rire et pleurer avec ceux qui m'entourent, de près, de loin ; soulager la tristesse et la misère de ceux qui n'attendent rien de ce temps qui reste et de ceux qui veulent qu'il ne s'arrête point.

Mais combien de temps encore ? Je ne me posais pas la question. Il était toujours temps d'aimer, temps d'une rencontre, temps d'un voyage, temps de partir, temps de se quitter, temps d'aimer encore. Le temps de mourir on le trouverait toujours après le temps de vivre. C'était, vis où tu veux, meurs où tu peux.

\*\*\*

Puis, doucement, tout doucement, l'apathie, la fatigue m'ont gagné. Au début je n'ai pas prêté attention à ce petit coup de pompe. Ça passerait, c'était sans importance. La vie était si belle. Pourtant, le goût des choses venait à me manquer, moins d'envie, voire plus du tout d'envie. Tout me fatiguait. Les copains

avec leurs histoires d'anciens combattants, la famille qui ne m'écoutait plus. Je parlais dans le vide. Les livres que j'adorais m'ennuyaient, je m'endormais dessus. La TV pouvait me capter des heures, pourtant je m'endormais souvent devant l'écran où les images ne m'émouvaient plus. Je comprenais de moins en moins ce qui se passait autour de moi, en ce monde qui perdait la tête. Le comportement des uns et des autres me devenait étrange, avec cette impression de ne plus lui appartenir, d'être débordé, déconnecté. Et je râlais :

- Le com.com commence à me les briser... avec toute cette haine entretenue sur ces réseaux dits sociaux.
- Marre ! On ne se parle plus, même autour de cette table, on range son téléphone.
- Ah, c'était quand même mieux avant !

Les valeurs n'étaient plus les miennes. Mes idéaux s'évanouissaient. J'en perdais mes repères.

- Eh, vieux con ! C'est ce que je devenais. Comme tous ceux que j'avais vus ou que je côtoyais encore, me disais-je.

Avec la vieillesse venaient quelques douleurs. En rigolant je déclamaient que seul un costume en sapin les ferait disparaître. Dans l'euphorie de leur absence, de cette éternelle jeunesse que l'on ne veut pas quitter, des sensations de bien-être, cette injonction nouvelle et obligatoire de notre société, j'en dépassais les limites permises par la faculté et mes propres capacités. Sans y penser, presque facilement, dans l'euphorie d'un bonheur plus grand encore. Jusqu'au soudain, brutal, violent rappel à l'ordre : la fatigue, et une douleur montant crescendo jusqu'au pourrissement total de l'existence. Il ne me restait que la concentration sur l'accumulation d'antalgiques, pour trouver ou retrouver la sérénité ou simplement le sommeil quand après une période toujours trop courte, la douleur m'avait encore réveillé. En insomniaque j'attendais le réveil.

- Pas grave, je prends un coup de vieux, me disais-je philosophe. Il faut s'y faire. À chaque âge ses soucis.

Mais, ce temps qui reste ? Si long avec la douleur, si court avec le bonheur. Combien de temps encore ? Était-il toujours temps d'aimer, temps d'une rencontre, temps d'un voyage, temps de partir, temps de se quitter, temps d'aimer encore ?

\*\*\*

Puis, la mémoire flancha, je ne me souvenais plus très bien.

- Quel jour sommes-nous ?
- Que dois-je faire ?

Au début je faisais des listes sur des morceaux de papier, que je finissais par oublier. Je perdais mes clés, mes lunettes. Un jour où j'étais seul, j'ai même dû téléphoner pour que l'on vienne m'aider, dans la peur de passer la journée à chercher ces p... de clés. Un autre jour, arrivé chez le boulanger, je ne savais plus ce que j'étais venu chercher. Avant même que j'ouvre la bouche, il m'a donné la baguette que je venais acheter chaque matin et a gentiment pris l'argent dans mon porte-monnaie que je lui tendais, prétextant ma mauvaise vue. J'avais échappé à la honte ! Je tentais de faire illusion, bien que de temps à autre on me faisait remarquer que je racontais les mêmes histoires plusieurs fois dans la journée, que je posais plusieurs fois de suite la même question alors que l'on venait de me donner la réponse. Il y avait des jours sans et des jours avec. Je me surprénais à lire plusieurs fois de suite la même page du livre que j'avais devant moi, sans certitude de l'intrigue sur laquelle j'avais déjà zappé.

La balade quotidienne avait depuis longtemps rythmé mes journées. J'avais toujours aimé marcher, marcher en famille. Je suivais le plus souvent le même parcours, le long des rues jusqu'au fleuve, la traversée du pont, les berges jusqu'au pont suivant et retour. Je l'aurais fait les yeux fermés. Pourtant, je commençais à hésiter. Par deux fois, quelqu'un m'a raccompagné chez moi. Je ne reconnaissais rien, ne savais plus depuis combien de temps je tournais en rond dans l'angoisse. Là sont venues les interdictions de sortir seul. Mais qui pouvait m'interdire de faire ce que je voulais ? J'étais libre. Alors je m'échappais. J'en riaais, jusqu'au moment où l'angoisse de ne plus savoir où j'allais me reprenait.

Je passais de plus en plus de temps à attendre que le temps s'écoule comme un déprimé attend l'espoir. Le présent se défilait. Le passé revivait. Le futur, comme le condamné, attendait son heure. Tels les oiseaux mes idées planaient.

Dans ces moments de rêveries, mais était-ce des rêves ou la réalité, parfois je ne savais plus très bien. Des images du passé remontaient me hanter. Comme cette fois où je me voyais sauter d'un camion, avec armes et bagages pour une attaque. J'appelais mes camarades. Je me retournais pour voir où ils étaient. Et, soudain, je me retrouvais là assis dans ma cuisine face à ma soupe qui avait refroidi. Curieux ces souvenirs qui resurgissaient, alors que dans l'instant j'oubliais ce que l'on venait de me dire. Je demandais des nouvelles de mes parents, oncles, tantes, inquiet de ne pas les avoir vus depuis longtemps. Un jour mes enfants sont venus. Pourtant ils m'avaient téléphoné plusieurs fois dans la journée pour prendre de mes nouvelles.

Le jour où j'avais pris ma femme pour ma mère, j'ai vu dans des yeux étonnés et une mâchoire qui tombait que j'avais commis une erreur. Laquelle ? L'angoisse ne rien comprendre m'avait serré le ventre. J'avais voulu m'expliquer mais les mots restaient coincés dans ma gorge. Plus je tentais de me justifier plus j'étais angoissé. Honteux, j'ai fondu en larmes, laissant mon âme en désespoir. Puis de colère j'ai fracassé un vase.

J'en voulais à la terre entière. À tous ces gens autour de moi qui défilaient en permanence, jamais les mêmes. Je n'étais plus chez moi. Voulait-on me prendre ma maison, m'envoyer vivre ailleurs, profiter de mon argent ? Et l'autre, dont je ne me souvenais plus le nom, qui venait tout le temps, toujours sur mon dos, qui était-il ? Si son visage m'était familier, je sentais que je devais me méfier. Tous me faisaient tourner en bourrique. Cela me mettait en colère. Je voulais tous les battre, les abattre. J'en frappais le mur de rage à défaut de pouvoir frapper celui qui était en face de moi. L'angoisse et la colère ne me quittaient plus avec tous ces changements autour de moi que je ne comprenais plus. J'étais chez moi ici. Je refusais d'en partir. Je voulais faire ce que bon me semblait. Mais ils étaient là, disparaissaient, revenaient à l'improviste, sans être invités. Plus personne ne m'aimait. J'étais en permanence perdu dans mes pensées qui défilaient, avec des questions qui me submergeaient pour lesquelles je n'avais jamais de réponse.

Combien de temps encore ? Quand me laisseraient-ils tranquilles ? Il n'était surtout plus temps de partir, plus temps de se quitter, plus temps d'aimer peut-être ?

\*\*\*

C'est à ce moment qu'ils ont décidé que j'étais soi-disant dangereux pour les autres et pour moi-même. Ma femme était fatiguée de réparer mes erreurs, mes oublis, supporter mes colères et mes angoisses. À compter de ce jour, je me promenais dans un parc. À chaque visite je leur disais :

- Qu'est-ce que je fous là ? C'est un zoo ici. Il n'y a que des maboules.
- Pourquoi m'a-t-on enfermé avec tous ces fous ?

Cela me révoltait, je n'étais pas fou. Les personnes qui m'entouraient n'étaient ni mes parents, ni mes amis, ni même mes voisins. Pourquoi me considérait-on comme un des leurs ? Je n'acceptais pas que l'on me traite en quiconque, je n'étais pas n'importe qui. Je voulais juste rentrer chez moi. Mais ces fous avaient verrouillé les portes. J'ai tenté quelquefois l'évasion, comme dans les films. Toutes ont échoué. Car si je me croyais seul dans la nature, ces fous me rattrapaient et me ramenaient dans une chambre qui n'était pas la mienne. J'avais beau supplier, derrière leurs sourires moqueurs ils m'expliquaient que ce n'était pas possible, qu'il me fallait être raisonnable. Mais à qui parlaient-ils ? Je ne voulais pas être raisonnable, je n'avais jamais voulu être raisonnable. Je n'avais jamais aimé obéir sous la contrainte. C'est pas maintenant que j'allais commencer. D'ailleurs je le savais, ce n'était pas ma chambre. L'autre jour il y avait quelqu'un que je ne connaissais pas endormi sur le lit.

Un jour, un animal s'était approché de moi. Un chat, un chien, un cheval, je ne savais plus. Il avait là bêtement posé son museau sur mes genoux. Je l'ai caressé alors que j'avais horreur de ces bestioles. Curieusement, le calme m'avait envahi, la colère et l'angoisse que je trainais depuis le matin s'étaient dissipées, malgré cette perpétuelle absence de réponse à toutes mes questions.

Souvent une folle s'assoyait à côté de moi, me parlait. Elle délirait la pauvre, mais elle était gentille. C'est elle qui dormait sur mon lit tout à l'heure. Nous nous prenions par la main pour nous balader dans les couloirs. Je retrouvais un peu d'humanité dans ce monde de fous. Nous nous comprenions. Je lui expliquais que je voulais rentrer chez moi. Elle me racontait que sa mère était passée la voir. Pas de question, pas de réponse, nous ressassions nos petites histoires de vie, nos petites obsessions. Je la retrouvais à la salle à manger, nous étions côte à côte, comme pendant les jeux et les dessins d'écoliers que nous faisions. Mais le mieux c'était quand il nous fallait chanter. Cela nous réjouissait de pouvoir chanter ensemble ces chants de notre enfance. Je ne les avais pas oublié ceux là. Les jours passaient, se ressemblaient.

Et ce temps qui reste ? Combien de temps encore ? Je ne me posais plus la question. D'ailleurs le temps c'est quoi ?

Je vivais l'instant même si le présent m'échappait.

\*\*\*

Un matin je suis tombé en me levant. Mes jambes m'avaient lâché. Alors, ils m'ont cloué au lit avec des barrières de chaque côté. Je ne pouvais même plus me lever pour pisser. Tous les matins je me réveillais le cul mouillé, souvent pire. Et ils n'y allaient pas de main morte quand ils avaient décidé de me laver et de changer mes couches. Une plante j'étais devenu. Mes bras, mes jambes devenaient de plus en plus raides et me répondaient de moins en moins. Quelqu'un venait les mobiliser pour éviter les escarres, les rétractions de mes jambes et de mes mains. Pendant un temps, ils me levaient, m'assoyaient dans un fauteuil roulant, me promenaient dans les couloirs, les jardins, jusqu'à la salle à manger où j'avalais des purées comme à un nouveau né, devant la TV qui attirait mon regard ou comme quand des gens passaient, me parlaient. Les yeux étaient la seule partie de mon corps encore capable de bouger. Sinon, fixes ils se perdaient dans le vide. Je n'étais plus que peau et os. J'avais mal. Chaque fois que j'ouvrais les yeux c'était pour voir l'infirmière tenant un verre :

- Vos médicaments...
- Allez, il vous faut boire.
- Mangez encore un peu.

Mais j'avais perdu goût à la vie. Dès que je refermais mes yeux je voyais l'image de ma femme, ma mère, mon père. Pourquoi je ne pouvais me souvenir clairement que de ma famille ?

Combien de temps vont-ils me laisser comme cela ? Que pouvais-je attendre de la vie ? J'en avais marre. Mais non, derrière leurs sourires de circonstance, ils s'acharnaient. Je leur criais de me laisser partir. Mais ils n'entendaient que mes grognements. J'attendais mon heure avec impatience et l'espoir d'en finir là, maintenant. Je ne voulais plus rien. Si, leur dire à tous que je les aimais...

Et ce temps qui reste ? Je voudrais qu'il n'en reste rien. C'était le temps de mourir qu'il me fallait trouver.

J'avais pris mon temps, maintenant je le laissais pour les autres. J'hurlais :

- Qu'on me foute la paix ! Mais je n'avais plus de voix.

J'aurais voulu encore leur montrer que je les aimais. Trop tard je ne pouvais plus leur dire. Je fermais les yeux dans l'attente du sommeil éternel qui seul me rendrait l'amour.

*Pour : Thaïs, Georges, Jeanne, Suzanne, Ahmed Elobeid, Abdel Moneim, Abderrahim, Bernadette, Josette*



Publication certifiée par De Plume en Plume le 04-02-2024 : <https://www.de-plume-en-plume.fr/>

En savoir plus sur l'auteur : [Toucanos](#)

Vous pouvez lui laisser un commentaire sur cette page : [La Solitude de l'Oubli sur DPP](#)